

TELS DES BONZAÏS

Pareils à des bonzaïs, les vieux se dessèchent rapidement. Sans cesse il faut veiller sur eux. Il faut les arroser à petites doses. Comme leurs racines ne supportent que quelques gouttes à la fois, il faut y aller mollo et même les vaporiser afin de les réhydrater.

Courbés de guingois et de plus en plus bas, on doit discrètement les tuteurer avec des cannes, des béquilles ou des tribunes pour les empêcher de tomber.

Leur grand âge n'arrête cependant pas leurs racines et leurs branches de pousser. Sans cesse il faut en tailler toutes les extrémités qui poussent exagérément et deviennent de plus en plus dures.

Quand malgré tout ils dépérissent, il faut les changer de pot, les installer plus haut, dans des rocking-chairs modulables afin de pouvoir basculer leur position et permettre à leur ramure trop raide et

trop fragile de se redresser sans trop d'effort et de soulager leur tronc dévié.

Régulièrement, on les laisse reposer, afin qu'ils récupèrent assez de forces pour bénéficier à nouveau de tous les artifices qui les maintiennent en vie.

UN COUPLE MÛR

Les Benzara entamaient la dernière partie de leur vie.

Soulagés de l'éducation des enfants ils allaient enfin pouvoir se consacrer à eux-mêmes. Les principales difficultés liées à l'instruction de leurs deux filles avaient été harmonieusement franchies. Toutes deux avaient réussi des études supérieures sans redoubler aucune année scolaire. Chacune était mariée et bâtissait son propre foyer. Les relations des deux sœurs étaient affectueuses et solidaires. Elles avaient chacune deux enfants que Sam et Mariette aidaient volontiers pour leurs études dans les domaines où ils avaient eux-mêmes été formés.

Les Benzara s'aimaient, se respectaient et partageaient de nombreux loisirs.

Levés à l'aube, ils nourrissaient d'abord leur vieux chien berger, le laissaient sortir dans le jardin puis

prenaient leur petit déjeuner devant une porte-fenêtre d'où ils jouissaient de l'observation des oiseaux qui venaient picorer la nourriture qu'ils avaient déposée pour les aider à passer l'hiver. Pics épeiches, sitelles torche-pot, rouges-gorges, mésanges, et accenteurs mouchets se disputaient les mangeoires. Spectacle amusant et délicieux.

Ils faisaient ensuite avec leur chien la première de quatre promenades quotidiennes. Le jardin, protégé par la petite rivière qui le longeait, et isolé du village par un large étang ressemblait à un parc, du fait qu'aucun de ses habitants n'avait clôturé sa parcelle et que toutes communiquaient.

Une bande de terre couverte de grands arbres et de buissons séparait la rivière de l'étang que peuplait une abondante faune aquatique.

Mais alors que les Benzara pensaient accéder à une période paisible où ils pourraient davantage vivre l'un pour l'autre en amoureux, leurs parents commencèrent à leur donner des soucis.

Papa Benzara se mit à souffrir le premier de graves maux de dos. Il perdait souvent l'équilibre et tombait. Son épouse Josiane n'avait pas la force de le relever.

Il fallut installer le pauvre homme dans une maison de repos et de soins où sa femme refusa de l'accompagner. On ne réussit jamais à trouver quelle maladie l'accablait. Sans doute sa consommation frénétique de cigarettes avait-elle détruit les défenses de son organisme. Hospitalisé, il mourut dans la tristesse et l'angoisse.

Son fils et sa belle-fille l'avaient entouré et soutenu de leur mieux jusqu'à sa fin. Robuste, son épouse allait lui survivre jusqu'à l'âge de 92 ans.

À part pour demander quelques transports chez des médecins ou à l'administration communale de son quartier, elle n'avait pas recours à l'aide de Sam et Mariette. Elle avait quitté sa maison conjugale pour un appartement commode d'un quartier commercial. Une femme d'ouvrage d'origine portugaise, efficace et intelligente, veillait à la propreté de son ménage, faisait ses emplettes et l'accompagnait parfois en promenade en lui prêtant le bras.

Josiane avait toujours été d'une grande coquetterie.

Elle avait souvent utilisé son apprentissage de couturière pour se confectionner des vêtements sexy, parfaitement ajustés à son corps. Ainsi, pour ne pas prendre froid dans une robe du soir à la poitrine très décolletée où elle voulait paraître nue sous le tissu léger, elle s'était tricoté un gilet de laine très fine qui épousait son buste sous les seins et montait sous la robe jusqu'en haut de son dos.

Elle passait le plus clair de son temps à écumer toutes les boutiques élégantes de son quartier et n'hésitait pas à sélectionner des couleurs très vives, enrichies de boutons dorés. Sa dernière acquisition : une veste d'un rouge éclatant, munie d'épaulettes, surmontées d'une barrette à lignes bleu foncé, rouge et or, digne d'un amiral.

Mince et grande, les cheveux blancs parfaitement coiffés, elle ne passait pas inaperçue. Un jour, un

groupe de jeunes gars, amusés par son allure militaire, se mirent au garde-à-vous devant elle. Sans perdre son sang froid, elle les toisa avec hauteur et leur lança un « ROMPEZ ! » qui provoqua une hilarité admirative parmi ces faux soldats. Toujours en très grande forme, Josiane recevait encore ses enfants et ses petits enfants à dîner un vendredi sur deux. La semaine suivante, ils l'invitaient à leur tour à passer le week-end à la campagne.

Ce fut bientôt le père de Mariette qui affronta un cancer de la prostate. Ses enfants, Julie, Mariette et Antoine, ainsi que, leurs conjoints, Sam et Wanda, s'organisèrent pour que le vieil homme et son épouse soient servis au niveau de leur chambre, Carl n'ayant plus la force de gravir les escaliers qui menaient au premier. Les enfants s'étaient bien partagé le travail de sorte que, à chaque repas, les parents mangeaient toujours en compagnie d'un de leurs descendants qui avait préparé les plats et les avaient servis avant de s'asseoir auprès d'eux. Il fallait soutenir Carl dans tous ses déplacements, le mener aux toilettes, l'aider à se laver. Un lit fut installé dans la pièce qui communiquait avec la chambre des parents pour que, à tour de rôle, chacun puisse veiller sur eux la nuit.

Mais la maladie allait bientôt emporter Carl Machtens, libérant ses enfants des services contraignants qu'ils avaient organisés autour de lui.

Et un problème plus long et plus compliqué allait surgir du côté de la famille de Josiane. Son frère, Auguste Van Helberg, veuf et sans enfants, allait bientôt mobiliser toute l'assistance de ses neveux.

TONTONS ET TANTINES DE SAM

Dans les années 1920, le tirlémontois Joseph Van Helberg, ayant trouvé un travail d'électricien correctement rémunéré à la prison de Saint-Gilles, quitta sa ville natale pour s'installer à Bruxelles avec toute sa famille.

Sa plus jeune fille, Béa, quoique de nature très maternelle, dut renoncer à une descendance parce que son mari avait juré à sa mère adorée de veiller sur elle jusqu'à son dernier souffle. Il estimait que la présence d'enfants entraverait l'accomplissement de ce vœu sacré.

Le grand frère de Béa, Auguste, s'éprit lui de Joséphine De Backer, une brunette mignonne d'origine très modeste. Aînée d'une fratrie conséquente, elle avait tant trimé à s'occuper de toute la marmaille engendrée par ses parents qu'elle s'était juré de ne jamais avoir d'enfant elle-même.

Malgré les prières répétées de son mari, elle ne changea jamais d'avis. Tonton Auguste reporta tous ses instincts paternels sur son neveu Sam, fils de sa sœur Josiane, et sur un petit chien éclopé qu'il avait adopté. Cet animal l'accompagnait partout, à pieds comme en voiture.

Pour amuser son petit protégé, quand Auguste prenait une priorité au volant, il proclamait fièrement :
– Laissez passer le maître !

Joséphine n'avait reçu aucune éducation alors que son mari, devenu d'abord simple gardien dans la prison où travaillait son père, s'était mis, en suivant des cours du soir, à étudier la criminologie avec passion. Parfait bilingue, volontaire, courageux, beau parleur, plein d'humour et, bientôt largement instruit, il grimpa rapidement les échelons du système judiciaire belge. Nommé d'abord directeur de la prison où il avait d'abord été simple gardien, il finit par occuper la fonction de directeur général de toutes les prisons de Belgique. Il devint ainsi le plus haut fonctionnaire du système judiciaire belge, juste sous les ordres du ministre de la justice en fonction. Mais, alors que les ministres se succédaient, sa mission à lui allait se prolonger durant toute sa vie de labeur.

Tonton Auguste aimait boire un verre en famille. Il affectionnait tout particulièrement le whisky.

Joséphine, soucieuse de la santé et de la bonne conduite de son mari, avait pris l'habitude de tracer au marqueur le niveau atteint par le whisky dans la bouteille. De toute façon, elle pensait pouvoir vérifier si Auguste s'était accordé un petit supplément en catimini.

Irrité, il parvenait à déjouer cette surveillance en versant dans la bouteille une quantité d'eau équivalente à ce qu'il avait avalé lors d'une petite gorgée prise en cachette.

Auguste adorait faire le pitre en public devant son neveu Sam et l'épouse de celui-ci, et choquer la pauvre Joséphine qui, ne sachant où cacher sa honte rougissait en gémissant : « Oh ! Auguste ! Arrêête ! ».

Mariette n'oubliera jamais l'invitation de Tonton dans un restaurant chinois distingué. Dans une forme particulièrement taquine et joyeuse, Auguste avait en effet coiffé son crâne chauve de la serviette roulée en pointe du restaurant tout en faisant tourner à toute vitesse le plateau central de la table, sensé permettre de se passer les différents mets, au risque de voir la force centrifuge les précipiter sur les convives.

Lorsque tonton Auguste recevait chez lui des personnes importantes, Joséphine avait la prudence de ne pas ouvrir la bouche. Son manque d'instruction lui faisait redouter d'affirmer des erreurs.

L'oncle Auguste lui était reconnaissant de cette discrétion et répétait à sa famille comme un grand compliment :

– Jamais Joséphine ne m'a fait honte !

Mais il supportait mal certaines marottes irrépressibles de sa femme. Par exemple : trouvant qu'il déformait les poches de ses beaux vestons en y introduisant de gros mouchoirs, des paquets de cigarettes ou divers objets, elle trouva ingénieux de les clore par une discrète couture plutôt que de laisser son mari les déformer.

Enragé à la découverte de cette astuce, Auguste qui rendait souvent visite à sa sœur Josiane, éclata d'énervement :

– Joséphine est bête comme une tasse ! dit-il avec fureur.

Cette comparaison fut adoptée par toute la famille qui considéra désormais que rien au monde n'était aussi bête qu'une tasse.

Jamais pourtant, par une fidélité presque paternelle, il ne songea à quitter cette épouse simplette mais gentille et dévouée.

Sur le plan intime, leurs relations conjugales ne paraissaient pas très épanouies. Il faut avouer que tonton Auguste était aussi adroit de ses mains qu'un cochon de sa queue et son épouse, timide et peu inventive ne semblait pas de taille à le mettre en train pour un plaisant voyage à deux.

Au bout de quelques années de partage d'un grand lit conjugal, tonton Auguste avait, sous prétexte de ronflements, été éjecté vers son bureau où un divan-lit très confortable pouvait être déployé pour la nuit.

Auguste et Joséphine adoraient tous deux leur neveu Sam. À chacune de ses visites Tante « Fine » lui cuisinait un délicieux poulet à la casserole, accompagné de frites exquises. Tonton menait ensuite son neveu visiter un musée. De cette manière, il contribua avec détermination à la formation culturelle de Sam.

Sans doute pour se défouler, l'oncle Auguste prit l'habitude de fréquenter régulièrement un salon de massage, bénéfique pour son équilibre.

Il était invité à de nombreux congrès, soit à l'étranger, soit en Belgique, pour donner des conférences sur le système pénitentiaire de son pays. Certains de ces congrès offraient de bons dîners et, parfois même, un orchestre permettait aux participants de se détendre en dansant après le repas.

C'est ainsi que, au cours d'un congrès en Belgique, une élégante courtraisienne réussit à séduire Auguste en dansant, lascivement lovée contre lui, après quoi elle s'employa durant la nuit à réduire certaines de ses frustrations.

Il s'avéra par la suite que le père de cette aguichante personne faisait de la prison pour escroquerie. Un des motifs principaux du rapprochement soudain entre oncle Auguste et madame Christine Van Gooik (Cricri pour les intimes) était probablement l'espoir que celle-ci nourrissait d'obtenir pour son père une amélioration de ses conditions carcérales et, peut-être, une libération accélérée.

Ignorante de ces péripéties, Joséphine poursuivait auprès de son mari, devenu un monsieur très important, son aimable petit train de vie habituel. Elle s'accordait deux fois par semaine une rencontre avec des amies dans un salon de thé pour consommer avec elles quelques viennoiseries dont elle raffolait.

Mais voici que vers 75 ans, Tante Fine commença à souffrir de violents maux de tête. Son bras droit se paralysa. L'hôpital Erasme lui découvrit au cerveau une tumeur hélas inopérable. Rapidement elle perdit toute capacité de se mouvoir et de parler et mourut.

Le pauvre oncle Auguste se retrouva seul, aidé toutefois par son aide ménagère, une Luxembourgeoise très sérieuse, qui veillait depuis plus de vingt ans à la tenue de son appartement.

Bientôt, il affronta lui-même un gros problème de santé. Son aorte menaçait de se déchirer. Une opération d'urgence lui sauva la vie mais, à son retour, il fallut à tout prix lui trouver une dame de compagnie pour l'aider à se déplacer jour et nuit, faire ses emplettes et cuisiner les jours où son aide ménagère ne venait pas.

Une annonce fut donc placée dans des journaux.

À la demande d'Auguste, sa nièce Mariette était sur place lorsqu'Agnès De Blauwe, la première candidate, se présenta.